

Quand, escortant son élève, elle rencontrait le musicien Paul dans l'escalier, elle lui faisait des yeux qui auraient effrayé le joueur de grosse caisse si, pour calmer sa peur, il n'avait vu en même temps les regards, beaucoup plus doux, que la gentille Virginie abaissait sur lui.

Paméla inspirait donc aux époux Ribolard un saint respect, mêlé d'espoir, qui leur faisait dire, en songeant à l'avenir :

— Quand Virginie sera en âge d'être mariée, mademoiselle de Veusalé, parmi toutes ses belles connaissances de la cour de Monaco, saura nous livrer quelque prince.

Tous les domestiques de la maison avaient reçu l'ordre d'obéir aux moindres caprices de Paméla, qui en abusait.

Cocher, soubrette, valet de chambre, groom, concierge, cuisinière exécutaient la vieille fille. N'osant l'affronter en face, ils lui faisaient une guerre sourde. Ils se vengeaient surtout sur le chien Raoul en le gavant des étranges pâtées qui amenaient le roquet à ces oublis que les Ribolards trouvaient étonnants de la part d'un quadrupède qui avait fréquenté la cour de Monaco et vécu sur les genoux de la plus haute société.

Tel était le milieu dans lequel avait végété Virginie, milieu si triste que la blonde jeune fille en bâillait à la journée.

Or, quand on bâille, on lève assez naturellement les yeux aux cieux.

Donc, un jour qu'elle se livrait à cet exercice devant sa fenêtre, ses yeux levés avaient aperçu à une mansarde du toit la tête d'un jeune homme qui la contemplait.

D'abord, on s'était regardé.

Puis, de la part de Paul, le télégraphie du geste avait marché, timide en commençant, pour se continuer, après, de plus en plus expressive.

Enfin, les deux jeunes gens en étaient arrivés à s'aimer sans s'être jamais parlé.

Donc Nicolas Borax s'était rudement avancé en se vantant de faire le mariage qui devait réunir le demi-million de dot de Virginie aux soixante-dix francs par mois que sa grosse caisse produisait à Paul. Car le musicien ne comptait que comme une ressource passagère les quinze francs payés par l'élève qui apprenait la grosse caisse pour se traiter de la surdité. . . . attendu qu'il s'en irait aussitôt guéri.

Or, au moment où les deux jeunes gens introduisaient Borax dans la maison, ils ne se doutaient guère que mademoiselle Pamela de Veusalé, en prenant ses grands airs, venait de dire aux Ribolard :

— Chers amis, j'ai une bien importante proposition à vous faire au sujet de Virginie, qui me semble être en âge de se marier.

— Auriez-vous trouvé un époux pour notre fille ? s'écrièrent aussitôt les époux.

La gouvernante inclina majestueusement la tête.

— Un de vos amis de la cour de Monaco ? demanda le vermicellier.

— Oui, dit la grave Paméla.

Elle attendit, pour continuer, que Ribolard eût fini de palpiter de joie, car il faut dire qu'à la moindre émotion éprouvée par le digne homme son continuel rhume de cerveau lui faisait aussitôt rage dans le nez.

Enfin les gloc, gloc, de Ribolard ému s'apaisèrent, et mademoiselle de Veusalé put continuer.

— Oui, reprit-elle, j'espère marier Virginie au comte Bonifacio de Aricoti, le neveu du fameux duc de Croustaffor.

— Des nobles ! s'écria le joyeux père dont le nez lâcha une seconde série de gloc, gloc.

— De la plus vieille noblesse. Tous leurs ancêtres sont morts aux croisades.

— Quel honneur pour notre famille !

— A ma vive sollicitation, le duc de Croustaffor a bien voulu consentir à n'accepter pour son neveu qu'un demi-million de dot.

— Vraiment !

— Pour lui, ce n'est qu'une goutte d'eau.

— Il est donc bien riche ?

— Si le duc est riche ! mais jugez-en par son seul train de maison. Cinquante chevaux, seize phoques apprivoisés, cent domestiques et trente pompiers.

— Pourquoi les pompiers ?

— Pour veiller sur ses propriétés et sur les diamants de famille, qui sont enfermés dans un pavillon à part.

— Et les phoques apprivoisés ?

— Pour se faire promener en mer.

Madame Ribolard avait écouté tout cela bouche béante et ouvrant des yeux surpris, comme si elle voyait passer un veau à deux têtes.

— Alors, cette fortune reviendrait un jour à Virginie ? demanda-t-elle.

— Naturellement, puisque le duc, qui est garçon, n'a que Bonifacio pour hériter de ses immenses propriétés d'Italie, d'Égypte, du Mexique, du Pérou. . . car M. de Croustaffor possède des propriétés dans tous les pays.

— Excepté en France, pourtant ?

— Ah ! je ne saurais vous le dire. Vous comprenez bien que je n'ai pas été assez indiscret pour exiger des détails quand le duc m'a annoncé qu'il daignait accepter votre demi-million. " Que la petite plaise à Bonifacio et je me contenterai de cette misère. " Voilà ce qu'il m'a dit hier.

— Comment ! hier ! il n'est donc pas en ce moment à Monaco ? s'informa Ribolard aussi vite que le lui permettait son nez, dont les gloc, gloc, avaient repris leur train.

— Il est à Paris, où il est venu pour se faire couper les cheveux. Il prétend qu'on ne sait tailler les cheveux qu'à Paris. Aussi, avec son énorme fortune, il ne regarde pas à ce que peut lui coûter cette coquetterie.

— Ça lui reviendrait à meilleur marché de faire venir un coiffeur de Paris à Monaco.

— Alors, on ne lui taillerait pas les cheveux à Paris.

— Tiens ! c'est juste ! que je suis bête ! confessa modestement madame Ribolard, qui avait avancé cette idée économique.

— Et son neveu Bonifacio ?

— Le comte accompagne le duc.

— Est-ce qu'il vient aussi pour se faire couper les cheveux à Paris ?

Oh ! non, le comte Bonifacio de Aricoti ne pense qu'à une chose, lui. . . à épouser une Française blonde.

— Pourvu que Virginie lui plaise ! s'écria la maman tremblante.

— Pour cela, il suffit que le comte voie votre fille un seul instant, dit mademoiselle de Veusalé en souriant à la mère craintive.

— Oui, mais comment la verra-t-il ?

— J'ai un moyen tout trouvé. En causant hier avec M. de Croustaffor, il m'a appris que son neveu et lui devaient aller ce soir à l'Ambigu. Envoyez retenir des fauteuils. Ces messieurs seront à l'orchestre, et le jeune homme pourra ainsi s'enivrer des charmes de Virginie.

— C'est une idée !

— Dans la soirée, je préviendrai M. de Croustaffor que nous sommes là.